

ÉTUDES DE PHARMACOLOGIE ARABE
TIRÉES DE MANUSCRITS INÉDITS⁽¹⁾

(avec trois planches)

PAR

M. MEYERHOF.

III. — DEUX MANUSCRITS ILLUSTRÉS
DU *LIVRE DES SIMPLES D'AHMAD AL-ĞAFIQI*.

Ibn al-Bayṭar (mort en 1248 ap. J.-C.), dans son grand *Recueil des Simples*, cite plus de deux cents fois l'ouvrage pharmacologique d'un auteur arabe espagnol, Ahmad al-Ğafiqī, qui se distingue par sa connaissance exacte des plantes de l'Andalousie et du Maroc. C'est en ces termes qu'Ibn Abī Uṣaybi'a, l'historien des médecins arabes, parle de cet auteur⁽²⁾ : « *Abū Ḍa'far Ahmad ibn Muḥammad ibn Ahmad ibn as-Sayyid al-Ğafiqī* est un excellent chef et un savant docteur qui était compté parmi les hommes éminents de l'Andalousie. Il était, de ses contemporains, le plus grand connaisseur des noms de plantes, des vertus des remèdes simples, de leur utilité, de leurs propriétés spécifiques, et de leurs qualités essentielles. »

« Son livre sur les remèdes simples est sans pareil. Les connaissances de l'auteur et son bon sens n'ont jamais été égalés. On y trouve abrégés les dires de Dioscoride et de l'éminent Galien en un langage qui, quoique concis, leur rend entièrement leur sens. Après l'énoncé des textes de ces auteurs grecs, il a mentionné ce qui était nouveau dans les dires des auteurs ultérieurs et ce que chacun d'eux avait recueilli plus tard. Ainsi

⁽¹⁾ Communication présentée en séance du 2 décembre 1940.

⁽²⁾ *'Uyūn al-anbā'*, éd. du Caire 1882, vol. II, p. 52.

son livre devint une collection des textes des auteurs les plus excellents qui ont écrit sur les remèdes simples, et une encyclopédie qui est consultée pour la vérification des faits. Al-Ğāfiqī a écrit un *Livre sur les Simples.* »

Voilà tout ce que nous dit Ibn Abī Uṣaybi'a. Nous ne savons rien de la vie d'al-Ğāfiqī, mais puisqu'il cite souvent Ibn Wāfid, qui a vécu au x^e siècle, et puisqu'il est cité par Maïmonide (qui est mort en 1204 ap. J.-C.)⁽¹⁾ comme « un des auteurs les plus récents en Espagne », il doit avoir vécu dans la première moitié du xi^e siècle. Le nom d'origine (*nisba*) d'al-Ğāfiqī nous dit qu'il était originaire d'al-Ğāfiq qui était, d'après le dictionnaire géographique de Yāqūt⁽²⁾, une petite forteresse (*kışn*) près de Cordoue. Le professeur Miguel Asīn Palacios, l'éminent arabisant de Madrid, a eu l'obligeance de m'informer que ce nom survit encore dans celui du village Guijo, près de Pedroche, dans le district de Cordoue. Un contemporain et compatriote de notre Aḥmad était Muḥammad ibn Qassūm ibn Aslam al-Ğāfiqī, dont nous avons traduit et édité le livre sur les maladies des yeux en 1934⁽³⁾. Il était peut-être un parent du pharmacologue.

Le *Livre des Simples* d'Aḥmad al-Ğāfiqī était considéré comme perdu, et il n'en existait qu'un extrait dans un manuscrit à la bibliothèque grand-ducale à Gotha en Allemagne, et trois traductions latines en manuscrit à Munich, Bâle et Berne. Steinschneider a fait usage de ces derniers pour en extraire les noms arabes de drogues⁽⁴⁾. Mais tous ces quatre manuscrits fourmillent de fautes de copistes. En 1928, le regretté Aḥmad Taymur Pāšā acquit en Syrie un autre manuscrit de cette édition abrégée du livre d'al-Ğāfiqī. Cette copie est excellente, et a pu servir de base à une édition que j'avais commencée avec mon collègue et ami

⁽¹⁾ M. MEYERHOF, *Šarḥ asmā' al-'uqqār, un glossaire de matière médicale composé par Maïmonide*, Le Caire 1940, p. 4.

⁽²⁾ Éd. Wuestenfeld, vol. III, p. 769.

⁽³⁾ M. MEYERHOF, *Al-morcid fi'l-kohl, ou Le guide d'oculistique*, ouvrage inédit de l'oculiste arabe-espagnol Muḥammad ibn Qassūm ibn Aslam al-Ğāfiqī, Barcelone 1933.

⁽⁴⁾ M. STEINSCHNEIDER, *Gafikis Verzeichnis der einfachen Heilmittel*. Dans *Virchows Archiv* LXXVII (1881), 510-548.

le professeur Gorgy P. Sobhy Bey⁽¹⁾. L'abréviation du *Livre des Simples* a été faite par un savant célèbre, le métropolitain jacobite chrétien Grégoire Abu'l-Farağ ibn al-'Ibri, plus connu sous son nom latinisé *Barhebraeus* (1226-1286 ap. J.-C.). Il avait étudié tout d'abord la médecine ; aussi s'est-il intéressé toute sa vie à cette branche, traduisant en syriaque des ouvrages d'Ibn Sīnā (Avicenne) et commentant des livres d'Hippocrate, de Galien et Ḥunaīn ibn Ishāq. Il écrivit, en outre, sur la philosophie, la théologie, la grammaire, l'histoire profane et ecclésiastique ; il composa aussi des poèmes et des contes. Il était un grand linguiste, connaissant en dehors du syriaque, sa langue maternelle, l'arabe, le grec, le latin, le persan, le mongol et plusieurs dialectes de la Perse septentrionale. Aussi sa rédaction du livre d'al-Ğāfiqī est excellente, surtout en ce qui concerne l'orthographe exacte des noms étrangers des drogues. Le manuscrit de la bibliothèque Taymūr Pāšā, dont la copie se trouve maintenant dans la Bibliothèque Égyptienne, grâce à la générosité des fils du regretté Pāšā, fut faite par un médecin en 1285, c'est-à-dire un an avant la mort de Barhebraeus, et il est bien possible que ce grand savant ait surveillé lui-même la copie. Dans sa sélection (*muntahab*), Barhebraeus a procédé d'une manière très judicieuse, laissant de côté tout ce qui est de moindre importance et conservant le texte des dires de Ğāfiqī lui-même. Il a omis aussi les synonymes latins et espagnols qui n'étaient pas de grand intérêt pour les médecins de l'Orient arabe.

Après avoir édité quatre fascicules de la rédaction abrégée du livre d'al-Ğāfiqī, comprenant les six premières lettres de l'alphabet arabe (*abğad*), *alif* à *wāw*, le professeur Sobhy et moi avons décidé de ne pas continuer cette édition du texte arabe, avec sa traduction anglaise et un commentaire volumineux, pour deux raisons : la première est que l'Imprimerie Nationale d'Égypte est surchargée de travail et ne peut fournir qu'un seul fascicule par an ; la deuxième est que deux manuscrits

⁽¹⁾ M. MEYERHOF et G. P. SOBHY, *The Abridged Version of the Book of Simple Drugs of Ahmad ibn Muhammad al-Ghafiqi*, fasc. I-IV, Cairo 1932-1940. Un autre manuscrit de cet abrégé existe dans une bibliothèque privée à Alep. Voir P. SBATH, *Al-fihris, catalogue de manuscrits arabes* (Le Caire 1938), p. 15.

de la première partie de l'ouvrage original d'al-Ğāfiqī ont fait apparition pendant les dernières années⁽¹⁾. Ils sont tous deux très bien écrits et richement illustrés de figures coloriées de plantes et d'animaux.

L'un de ces manuscrits se trouve dans la bibliothèque Osler de McGill University à Montréal (Canada). Il avait été signalé dans le catalogue de cette bibliothèque (*Bibliotheca Osleriana*, Oxford 1929) sous le numéro 7506. Ce gros volume ne contient que la première moitié du *Livre des Simples* (les lettres *alif* à *kāf*). Feu le Dr Osler, professeur d'histoire de la médecine à Oxford, avait acquis ce manuscrit en 1912 ainsi que le troisième volume de la traduction arabe de la *Matière médicale* de Dioscoride. Osler avait pensé que le premier volume faisait aussi partie du Dioscoride arabe illustré ; ce n'est qu'après sa mort que l'arabisant Dr Cowley d'Oxford put identifier le volume en question comme le premier volume de l'ouvrage d'al-Ğāfiqī. Osler laissa les deux manuscrits à la Bibliothèque Bodlérienne, mais le Dr W. W. Francis, libraire de la Osler Library à Montréal, réussit à faire transférer le volume I d'al-Ğāfiqī dans sa bibliothèque. C'est envers lui que je suis obligé pour les détails donnés ici et pour une belle photocopie du manuscrit entier. Cette reproduction m'a révélé qu'il s'agit d'un manuscrit écrit en beau *nashī* par un calligraphe, probablement pour un prince. Les neuf premiers folios sont calligraphiés d'une main différente, mais sans beaucoup de vocalisation et avec plusieurs lacunes dans le texte et des figures moins finement exécutées que dans le reste du manuscrit. Les autres folios sont au nombre de 275. Le manuscrit renferme en tout 475 articles et 367 dessins coloriés représentant pour la plupart des plantes, quelques-uns des drogues et d'animaux. Le colophon à la fin du volume donne la date de la copie, assez fortement effacée, mais encore lisible. Il s'exprime ainsi : « Fin de la lettre *kāf* et avec elle la fin du premier volume du livre d'al-Ğāfiqī... au milieu du mois de Ramadān de l'année 654. Il suivra dans le deuxième volume la lettre *lām* : *lakk*. » Le copiste n'a pas donné son nom. La copie fut donc faite dans l'année 1256 de l'ère chrétienne ; l'écriture et les dessins sont presque sans

⁽¹⁾ Un troisième manuscrit se trouve dans une bibliothèque privée à Alep (P. SBATH, *l. c.*, p. 110), mais je ne sais pas s'il est complet et illustré.

aucun doute à attribuer à l'école des calligraphes de Bagdad, et, puisque cette ville fut conquise et mise à sac par les Mongols en 1258, avec destruction de toutes les bibliothèques, notre manuscrit a dû échapper par un heureux hasard au sort de presque tous les livres de cette époque.

Un autre manuscrit du premier volume du *Livre des Simples* d'al-Ğāfiqī fut offert au Musée d'Art arabe au Caire en 1912, par un *cheikh* indien, Qāsim Āl-Ibrāhīm ou Qāsim ibn Muḥammad Ibrāhīm, de Bombay. Ce manuscrit fut exposé pour la première fois en 1938 à l'occasion de la visite du prince héritier d'Iran au Caire. Il attira mon attention, et M. Wiet, le Directeur du Musée, me permit gracieusement de comparer les figures de son manuscrit avec celles de la photo de Montréal. Plus tard, il mit à ma disposition la photocopie du manuscrit du Caire ; qu'il me permette de lui exprimer ici ma reconnaissance pour son geste généreux. Ce manuscrit comprend 802 pages numérotées, soit 401 folios, beaucoup plus que le manuscrit de Montréal. Un certain nombre de pages ont été endommagées par des vers, mais la perte de texte et de figures n'est pas considérable. Les figures sont au nombre de 380 ; quelques-unes manquent, et leurs places sont laissées en blanc. La mesure du texte est de 0 m. 18 sur 0 m. 095, l'écriture est un *nashī* très lisible, quoique moins bonne et plus grossière que celle du manuscrit de Montréal. Le colophon à la fin donne la date : « Le 3 du mois bénit du Ramadān 990 de l'Hégire », ce qui correspond au mois de septembre 1582. Ce manuscrit est donc de plus de trois siècles plus jeune que celui de Montréal. La collation des photocopies m'a tout de suite montré que le manuscrit du Caire dépend absolument et dans tous les détails de celui de Montréal. Les textes sont identiques, les erreurs des copistes sont les mêmes, ce qui prouve que le deuxième copiste n'était pas un médecin. De plus, les dessins du manuscrit du Caire ont les mêmes formes et couleurs que ceux du manuscrit de Montréal, mais leur exécution est moins fine, à l'exception des figures d'animaux qui ont été copiées d'après nature dans le manuscrit du Caire, tandis que dans celui de Montréal elles ont été plutôt reproduites uniquement par l'imagination du dessinateur.

Ce qui est commun aux deux manuscrits ce sont les 475 articles, traitant chacun une drogue et se suivant dans l'ordre de l'ancien alphabet

arabo-sémitique (*abḡad*). Chaque article est suivi d'une longue série de pages consacrées aux synonymes de drogues. Cette partie est importante pour la lexicographie arabe, puisqu'elle se prononce, d'après les anciens auteurs arabes, comme ar-Rāzī de Baghdad et Ibn Ḍulḡūl de Cordoue, sur la provenance des noms des plantes du grec, syriaque, latin, castillan, berbère et persan. La connaissance en pharmacologie et synonymie, dont fait preuve al-Ğāfiqī, est en effet étonnante. J'ai pu constater que presque tous les synonymes de drogues, qui se trouvent chez Ibn al-Bayṭār, proviennent de l'ouvrage d'al-Ğāfiqī ; mais celui-ci dit qu'il les a puisés dans des sources antérieures, surtout dans les livres des auteurs arabes-espagnols du x^e siècle. Non seulement Ibn al-Bayṭār cite plus de deux cents fois le *Livre des Simples* d'al-Ğāfiqī, mais — comme nous l'avons établi — il englobe dans son grand recueil le texte entier d'al-Ğāfiqī. A l'instar de ce dernier, il rapporte d'abord les textes de Dioscoride et de Galien au sujet de la drogue ou plante en question, ensuite les auteurs plus récents : les Grecs tels qu'Oribase, Paul d'Égine, Alexandre de Tralles, les Syriens Serge de Rēš 'Aynā, Aharōn, Māsarḡawayh (« le Juif »), Ḥunaīn, Ḥubaīš, les Persans 'Alī ibn Rabban at-Tabarī, ar-Rāzī, 'Alī ibn al-'Abbās, Ibn Sīnā (Avicenne), les Magrébins Ishāq ibn Sulaymān (« l'Israélite »), Ibn al-Ğazzār et Ishāq ibn 'Imrān, les Maures espagnols Ibn Ḍulḡūl, Abu'l-Qāsim az-Zahrāwī, Ibn al-Haytam, Ibn Samaḡūn, Ibn Wāfid, al-Bakrī, etc., et les textes cités se ressemblent complètement. Il est donc certain qu'Ibn al-Bayṭār n'est pas un auteur original, mais plutôt un savant compilateur, qui a ajouté au texte d'al-Ğāfiqī les textes des auteurs plus récents, comme al-Idrīsī (« le Chérif »), Abu'l-'Abbās an-Nabātī et d'autres. Il a néanmoins le mérite d'avoir fait un recueil de tout ce qui était connu à son époque, au xiii^e siècle.

Le livre entier d'al-Ğāfiqī contenait 945 articles rangés par ordre alphabétique. La première moitié conservée dans les deux manuscrits de Montréal et du Caire en contient 475, de différentes longueurs. La plupart des articles sont illustrés, plusieurs par trois à cinq figures coloriées représentant différentes espèces de la même plante. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, la finesse de l'exécution des dessins est moins grande dans le manuscrit du Caire, quoique le dessinateur se soit donné beaucoup de peine pour copier aussi fidèlement que possible

les figures de l'ancien manuscrit. Plusieurs faits m'ont frappé à l'examen des dessins : premièrement, les figures sont presque indépendantes de celles du meilleur manuscrit illustré grec de la *Matière médicale* de Dioscoride, qui est le célèbre codex de la Bibliothèque Nationale de Vienne, un manuscrit grec écrit vers 512 pour la princesse Juliana Anicia, fille de l'empereur romain Anicius Olybrius. C'est sans doute l'ouvrage d'un artiste byzantin à en juger par la finesse de l'exécution et l'exactitude de reproduction des contours de ses dessins de plantes⁽¹⁾. Il n'y a que très peu de dessins où nos deux manuscrits présentent une certaine ressemblance avec les figures du *Codex Viennensis*. Deuxièmement, il y a dans nos deux manuscrits une centaine de figures de plantes qui étaient inconnues des Grecs et qui n'existent pas dans les manuscrits grecs ou les traductions arabes illustrées de la *Matière médicale* de Dioscoride. Elles forment à peu près un quart de toutes les figures de ce volume ; un bon nombre de figures sont l'œuvre de l'imagination du dessinateur, et quelques-unes représentent des plantes qui n'existent probablement pas, mais dont les noms ont été extraits des ouvrages anciens du Persan ar-Rāzī et du « Nabathéen » Ibn Wahṣiyā⁽²⁾. Cependant, il reste de multiples figures représentant des plantes orientales qui n'ont jamais été — à notre connaissance — dessinées par un artiste arabe. C'est le point le plus important des manuscrits en question. Troisièmement, il est remarquable que les figures portent des inscriptions, qui, pour les plantes connues de Dioscoride, indiquent toujours d'abord le nom grec en transcription arabe et après l'équivalent arabe, persan, berbère ou espagnol. Dans six de ces inscriptions, j'ai trouvé cité le nom d'Ibn al-Bayṭār comme référence, tandis que dans le texte nous ne le rencontrons jamais. Cela est naturel, puisque Ibn al-Bayṭār a vécu un siècle au moins après al-Ğāfiqī. Ibn Abī Uṣaybi'a a dit même⁽³⁾ qu'Ibn al-Bayṭār avait l'habitude de prendre toujours avec lui le *Livre des Simples* de l'auteur espagnol. Il est donc évident que les figures ont dû être ajoutées à la copie du manuscrit après la publication du grand recueil d'Ibn

⁽¹⁾ R. T. GUNTHER, *The Greek Herbal of Dioscorides*, Oxford 1934.

⁽²⁾ Auteur d'un livre d'agriculture de valeur douteuse qui vivait au ix^e siècle.

⁽³⁾ 'Uyūn al-anbā', vol. II, p. 133.

al-Bayṭār, qui est mort en 1248. Notre manuscrit fut donc complété huit ans après sa mort. Je n'hésite pas à attribuer les dessins du manuscrit de Montréal à un artiste de l'école de miniaturistes de Baghdad qui était florissante dans la première moitié du XIII^e siècle jusqu'à la destruction de Baghdad par les Mongols en 1258. Il y a toute une série de manuscrits arabes illustrés de la *Matière médicale* de Dioscoride dans les collections d'art d'Europe et d'Amérique, et nous pouvons montrer ici des photos d'illustrations tirées de manuscrits du Dioscoride arabe de l'école de Baghdad, grâce à l'obligeance de deux musées des États-Unis. Plusieurs de ces manuscrits portent le nom de l'artiste et la date, par exemple 1224, soit 30 ans avant le manuscrit de Montréal. Les miniatures sont d'une grande finesse ; elles représentent des plantes, mais aussi, ce qui est rare dans les manuscrits arabes, des personnages, des médecins et leurs aides en train de récolter des plantes ou d'en préparer des remèdes. L'influence byzantine dans les dessins est manifeste, ainsi qu'une certaine influence de l'art manichéen et bouddhique, comme en témoignent les auréoles autour des têtes des savants.

Il me paraît probable que des manuscrits non illustrés du *Livre des Simples* ont atteint Baghdad, peut-être par la voie de l'Égypte ; nous avons vu par exemple que Maïmonide et Ibn al-Bayṭār possédaient des copies du livre d'al-Ğāfiqī. A Baghdad, on en a certainement écrit une ou plusieurs copies calligraphiées pour des personnes de marque et on les a ensuite fait illustrer par des artistes 'irāqiens. Le manuscrit de Montréal est très probablement un des premiers ou même le premier en date — et à cause de la catastrophe de Baghdad aussi un des derniers — exemplaires du Ğāfiqī illustré. C'est ce qui donne à nos deux manuscrits leur importance artistique.

Quant au contenu du livre d'al-Ğāfiqī, nous pouvons nous en faire une idée par l'étude de l'édition abrégée par Barhebraeus et par les citations qui se trouvent dans le grand recueil d'Ibn al-Bayṭār. L'étude du texte original, comme il se trouve reproduit dans les manuscrits de Montréal et du Caire, est naturellement d'une plus grande importance ; mais, comme nous l'avons déjà dit, ces deux copies ne représentent malheureusement que la première moitié de l'ouvrage entier. L'introduction du livre par al-Ğāfiqī comprend cinq grandes pages et est d'une

lecture fastidieuse en raison de ses longueurs et répétitions. Plutôt qu'une traduction intégrale de ce texte, donnons ici celle de l'extrait de cette introduction par Barhebraeus, qui reproduit, en effet, l'essentiel du contenu.

« Abū Ḥaḍar Ahmad ibn Muḥanīmad ibn Sayyid ⁽¹⁾ al-Ğāfiqī s'exprime, en résumé, dans sa préface, de la façon suivante : « Le livre que j'avais « commencé à composer sur les drogues simples était destiné à me servir « d'aide-mémoire ; je ne désirais pas le faire passer entre les mains du « public pour deux raisons : premièrement parce que je sais combien « peu le public sait distinguer entre les ouvrages originaux et non origi- « naux ; deuxièmement parce que je ne voulais pas m'exposer à la critique « malveillante des critiques qui sont toujours envieux des gens intel- « ligents. Mais quand un de mes amis insista pour que je transcrive le « livre, je composai cette préface pour exprimer son but et ma méthode. « Son but est double : Il vise premièrement la comparaison entre les « dires des anciens et des modernes dans cette branche scientifique ; « deuxièmement l'explication des noms inconnus. Quoique plusieurs « auteurs aient composé des écrits poursuivant ces deux buts je n'y ai « trouvé aucun qui aurait essayé de vérifier ses écrits, mais la plupart « d'entre eux ont tout simplement répété les erreurs de leurs préde- « cesseurs. Il y en a qui ont commis des fautes dans la collation des textes, « comme, par exemple, Ibn Wāfid ⁽²⁾ qui, pensant qu'il s'agissait de la « même drogue, compara les dires de Dioscoride et de Galien sur deux « drogues différentes. D'autres ont menti, comme l'a fait Ibn Sīnā « (Avicenne) quand il raconte de ces deux médecins grecs des choses « qu'ils n'ont jamais dites. En général, il n'y en a pas un seul, parmi ceux « qui ont écrit sur la matière qui constitue le double but de mon livre, « qui n'ait pas commis des fautes énormes, depuis ar-Rāzī, qui fut le « premier d'entre eux, jusqu'à notre époque.

« J'ai approfondi, avec l'aide d'Allāh le Très-Haut, cette matière avec « toute la précaution possible, en me gardant bien des fautes et sans « présomption. J'y ai fait un recueil complet des remèdes mentionnés

⁽¹⁾ Dans le manuscrit Gotha : ibn Ḥulayd.

⁽²⁾ Médecin, savant et homme d'État à Tolède, au IX^e siècle.

« par Dioscoride et Galien et j'y ai annexé exactement les dires de ceux « qui sont venus après eux. J'ai attiré l'attention sur les endroits de « lecture incorrecte des noms et je me suis gardé d'englober les dires « de ceux qui n'avaient pas vérifié leurs écrits, mais les avaient simplement « copiés. Puis, j'ai ajouté encore certaines herbes qui sont en usage chez « les habitants de notre pays d'Espagne et qui n'ont été mentionnées « par aucun de nos prédecesseurs. Par contre, j'ai omis la discussion « des aliments, des parfums, et la classification des vertus des remèdes, « parce que tout cela a été longuement discuté par les auteurs précédents. « Mon but est de discuter les matières qui manquaient et que personne « n'avait étudiées avant moi, c'est-à-dire la connaissance des remèdes « eux-mêmes et du choix des meilleurs. Si nos médecins pensent que « cela regarde le pharmacien plutôt que le médecin, ils auraient raison, « s'ils ne préparaient pas eux-mêmes les remèdes composés ; car, que « c'est honteux de la part de chacun d'eux de demander des remèdes « simples, et, quand on les leur apporte, de ne pas savoir s'ils sont bien « les remèdes demandés ou non et de les préparer et administrer à leurs « malades, suivant aveuglément l'opinion des botanistes et des herbo- « ristes qui ne lisent pas les livres et ne sont que très peu instruits des « (vertus des) remèdes ! »

Après cette introduction suit immédiatement le chapitre de la lettre *Alif* commençant par la drogue *āsārūn* (*asaret*, *Asarum europaeum* L.). Suivent ensuite les 116 articles de cette lettre et après eux le chapitre de la lettre *Bā'* commençant par la drogue *balasān* (baume de Gilead), et ainsi de suite. Parmi les 475 articles qui constituent le premier volume des deux manuscrits j'ai choisi quelques-uns des plus courts, pour vous montrer la supériorité d'al-Ğāfiqī comme observateur et botaniste. Nous donnons d'abord une traduction littérale de l'article sur la renoncule d'Asie [fol. 254 a du manuscrit Osler 7508 à Montréal ; la feuille n'est pas à sa place] :

« KAFF AD-DAB^c (« patte d'hyène » = *Ranunculus asiaticus* L.). On la nomme aussi patte de lion (*kaff as-sab^c*) ; on désigne sous ce nom la renoncule (*kabīkağ*) mentionnée plus haut, et cette plante que nous décrivons ici est une de ses espèces, sans en avoir la même vertu. C'est une plante qui a les feuilles rondes et découpées à peu près comme celles de l'ache

(*karafs*), étalées sur le sol, couvertes de duvet ; elles ressemblent au *kaff al-kalb* (« patte de chien » = spartier genêt, *Spartium junceum* S.) ou au *kaff as-sab^c* (*Ranunculus repens?*) en ce qu'elles rampent par terre. Elles sont portées par des rameaux ressemblant à ceux de l'ache mais en plus petit. La plante a des fleurs jaunes d'or sur des branches fines et tendres finissant par des capitules. Elle a de nombreuses radicules sortant d'une seule racine comme celle de l'hellébore (*harbaq*). Elle croît près des eaux et dans les endroits humides. La racine de cette plante est utile contre les ulcérations [fol. 254 b], elle ronge la chair mauvaise et fait pousser la chair saine et la purifie ; elle extirpe les verrues.»

« Il faut lui annexer une autre espèce nommée par certains auteurs *kaff al-hirr* (« patte de chat » = *Ranunculus arvensis* L.). C'est une plante grêle qui a des feuilles arrondies, incisées et étalées par terre, au nombre de trois ou quatre environ. Elle a une tige fine et ronde qui s'élève à la hauteur d'un empan environ ; à son extrémité est une fleur jaune très brillante d'odeur aromatique. Sa racine a le volume d'une olive et de nombreuses radicules ; elle croît aux premières pluies de l'automne. Le peuple la connaît sous le nom de *madlūk* (« poli ») à cause du brillant et poli (de sa fleur). On l'appelle aussi *as-sufayrā'* (« la petite jaune »), et certains l'appellent *al-hawdān* ou *al-hūdān*. La racine de cette plante est également utile contre les ulcérations malignes et putrides et extirpe les verrues. Portée en pessaire (par les femmes), elle aide à la conception. »

Cet article est illustré dans les deux manuscrits de deux figures qui montrent en effet des feuilles semblables à celles de la renoncule d'Asie. La description donnée par al-Ğāfiqī est très exacte. La renoncule asiatique est une plante qui est très répandue autour de la Méditerranée et qui a de nombreuses variétés. Une de ces dernières est connue en Égypte, dans la région de Mariūt, où elle est appelée *zaglūl* (d'après Ascherson et Schweinfurth). Toutes les renoncules, ainsi que les « boutons d'or » des champs de l'Europe, ont un suc acré et même vésicant qui peut en effet servir à faire tomber les verrues.

Nous faisons suivre un article qui montre de quelle manière al-Ğāfiqī a l'habitude de citer ses prédecesseurs, afin d'ajouter ensuite ses observations personnelles sur d'autres espèces de la plante en question,

surtout les espèces propres à l'Andalousie, en Espagne. Cet article se trouve au *folio 116 a* du manuscrit de Montréal :

Article *ĞULBĀN* (gesse cultivée, *Lathyrus sativus* L.) :

IBN ĞULĞUL : « La gesse est une des graines comestibles. Elle a des rameaux tombants, carrés, qui se répandent sur la terre, et des feuilles enveloppant les rameaux et s'enroulant autour de toute la longueur de la tige. Elle a des fleurs rougeâtres suivies de bâtonnets (gousses) dans lesquels se trouvent des grains ronds et blanchâtres, mais pas tout à fait arrondis, doux, qu'on mange crus au printemps ; on les fait aussi sécher et cuire ; ce sont des graines qui causent beaucoup de flatulence [fol. 116 b]. Si quelqu'un s'endort à l'endroit où elle pousse, le mouvement du dormeur cesse (i. e. il est paralysé) ; car la gesse a une qualité spécifique qui est très nuisible aux nerfs. Nous avons vu des gens qui ne pouvaient plus marcher et qui ne furent jamais rétablis. »

AR-RĀZĪ : « La gesse est froide et peu nourrissante ; elle est mauvaise, produit de la bile noire et est nuisible aux nerfs. »

L'AGRICULTURE ⁽¹⁾ : « En usage externe, elle resserre et fortifie et est utile contre les contusions et les fractures, particulièrement quand on la pétrit avec de l'eau astringente. Et si on la prend en décoction avec du miel, elle provoque les règles et évacue les mauvaises humeurs ; elle résout et adoucit les résidus (le *mucus*) de la poitrine. Si on la donne comme fourrage aux bœufs, elle leur est aussi utile que l'ers (*karsana* = *Vicia ervillia*) ⁽²⁾. Si l'on en fait des fumigations dans une maison, elle y attire les fourmis. »

JE DIS : « Il y a une grande espèce de gesse qui est mangeable seulement après cuisson ; on l'appelle *al-basila* (*pisello*), et en grec φάσηλος (*phásēlos*). Il y en a une espèce sauvage qui a les feuilles plus grandes que celles de la gesse cultivée ; sa couleur verte incline au blanc, et ses rameaux viennent immédiatement après les feuilles attachées à leurs deux côtés ; ils portent à leurs extrémités trois filaments entortillés comme ceux de

⁽¹⁾ Il s'agit de l'*Agriculture grecque* de Cassianus Bassus, livre qui fut traduit en syriaque et arabe et qui est fréquemment cité par les botanistes et médecins arabes et persans.

⁽²⁾ Genre de légumineuse dont le type est la lentille.

la vigne, mais qui en diffèrent en ce qu'ils sont plus minces, au moyen desquels ils s'attachent aux plantes voisines. Sa fleur est blanche ou rouge, et elle a des gousses (*harārib*) dans lesquelles sont des grains plus petits que le lupin (*turmus*, *Lupinus Termis* L.). Mangés, ils ont un effet galactagogue. »

Ibn Ğulğul était un éminent médecin et pharmacologue à Cordoue dans la deuxième moitié du x^e siècle ; on peut l'appeler le père de la pharmacologie en Espagne. Il me paraît que son article contient la première description de la maladie qu'on appelle aujourd'hui *lathyrisme*. C'est une intoxication chronique par l'usage prolongé de la farine de la gesse cultivée (*Lathyrus sativus*) ; elle provoque une paralysie spasmodique des membres inférieurs empêchant la marche et accompagnée de douleurs. Le Persan ar-Rāzī (865-930) avait déjà mentionné la nocivité de la gesse pour le système nerveux ⁽¹⁾, sans cependant donner des détails. Les Grecs n'avaient pas encore observé le lathyrisme. Quant aux espèces mentionnées par al-Ğāfiqī, *basīla* est une transcription du latin *pisellum* : c'est probablement le haricot d'Espagne (*Phaseolus multiflorus*), espèce voisine de la gesse. L'espèce sauvage est sans doute *Lathyrus silvestris*. La recommandation de l'auteur de ne pas manger les gesses sans une cuisson préalable est très juste, car cela constitue une prophylaxie contre le lathyrisme.

Un autre article intéressant est le suivant (ms. Montréal fol. 125 b, avec une figure à la même page) :

« **DĀDĪN** (arbre de Judée, *Cercis Siliquastrum* L.) ; on dit aussi *dādī*. C'est un arbre bien connu chez nous (en Espagne) sous ce nom ; c'est un grand arbre qui a des feuilles rondes de la forme des feuilles de la mauve commune (*ħubbazī*, *Malva rotundifolia*), excepté qu'elles sont plus compactes, dures et lisses. Il a des fleurs rouge laque, qui font leur apparition au printemps avant la sortie des feuilles, et poussent en masses si denses sur les branches que ces dernières en sont entièrement recouvertes. Il a de petites gousses de la longueur d'un doigt dans lesquelles se cachent des grains de la forme de lentilles [fol. 126 a]

⁽¹⁾ Dans son livre sur les aliments (*Kitāb manāfi' al-agdiya wa-mađārrhā*, imprimé au Caire en 1305 de l'Hégire = 1888).

et de couleur rouge vineux. Certains auteurs ont prétendu que cette plante est le *dādī* avec lequel on fait fermenter les vins artificiels en 'Irāq de la façon suivante : on cueille les fleurs et on les met dans le vin ce qui en augmente l'effet enivrant. On mange aussi les fleurs et on les prend comme dessert tant qu'elles sont fraîches.»

« D'autres ont prétendu que le *dādī* qu'on met dans le vin artificiel est (une graine comme celle de) l'orge, seulement plus longue et plus mince et de couleur plus foncée, noirâtre, et sans goût amer ; on l'ajoute au vin de datte à Bagdad, car il le renforce, en augmente l'effet enivrant, et l'empêche d'aigrir ; ceci est affirmé par Ibn Sīnā et d'autres et nous l'avons déjà mentionné. Quelques auteurs ont prétendu que *dādī* est la plante qui est appelée en grec *angra* (?) que nous avons mentionnée plus haut, d'autres que c'est le caméléon noir (*išhīs*, espèce d'*Atractylis*). »

[*Fol. 134 a* du manuscrit Montréal]. « *Explication des noms commençant par Dāl.* »

« DĀDĪ : C'est un arbre qui a des fleurs et dont nous avons parlé plus haut. C'est aussi une plante appelée en grec *angara* (?) et que nous avons également mentionnée ; sa racine est (appelée) en berbère *ādād*. Hunayn a encore dit que le *hayūfāriqūn* (*Hypericum*) est le *dādī rūmī*. *Dādī* est aussi le nom donné à des torches ou flambeaux qui sont fabriqués de bois gras qui contient beaucoup de résine et qui est léger comme le bois de certaines espèces de pin (*sanawbar*) ; à cause de sa matière grasse, le feu y pénètre, et ces torches servent en guise de chandelles [*fol. 135 a*] et de lampes. Ils sont appelés *ad-dādī*, et l'origine de ce mot est en grec moderne *tātus*⁽¹⁾. *Dādī* est aussi le goudron pur. »

Nous concluons par la traduction d'un article sur des plantes de l'espèce des genêts, qui sont très répandues en Espagne. Le grand botaniste Charles de l'Écluse (mort en 1609) s'est occupé en particulier de ces plantes qu'il appelle de leur nom grec *aspalathus*⁽²⁾.

[*Fol. 123 b* du manuscrit Montréal]. « DĀRŠIŠAĞĀN. C'est une espèce d'*al-ğawlaq* (en latin *ulex*, en espagnol *aulaga*, genêt épineux), arbo-

rescent, d'odeur aromatique ; il pousse dans la terre des côtes et est appelé *al-qandūl* et en berbère *azarūt*. »

Ensuite, suit l'article *ἀσπάλαθος* (*aspálathos*) de Dioscoride en traduction arabe, illustré de deux jolies figures [*fol. 124 a*].

[*Fol. 135 a* du manuscrit Montréal]. « *Explication des noms avec dāl.* »

« DĀRŠIŠAĞĀN : C'est un nom persan. On dit aussi en Perse *rayāk-şān* (?); les Syriens l'appellent *qīsādēnārdīn* ce qui signifie dans leur langue « bois de nard » ; ils veulent dire par là que ce bois a l'odeur du nard, car c'est vraiment un bois de nard. Chez nous (en Espagne), les gens font usage à sa place du bois du *ğawlaq* et certains se servent des fleurs. Ces derniers sont dans l'erreur, puisque les anciens, quand ils mentionnent *al-ğawlaq*, disent expressément que c'est un bois et non une fleur. En vérité, le *dāršišağān* est une espèce de *ğawlaq* dont l'une est mauvaise, et il est plus naturel (de supposer) que c'est l'espèce dont Dioscoride dit qu'elle n'a pas d'odeur. »

« *Al-ğawlaq* est une plante qui a beaucoup d'espèces : certaines sont grandes, d'autres petites, certaines ont une tige, d'autres non, et toutes ont des épines en très grande quantité. La plupart d'entre elles n'ont pas de feuilles, quelques-unes ont des feuilles fines et petites entre les épines, comme les petites feuilles de myrte. Tous ont des fleurs jaunes, et plusieurs ont une odeur aromatique, d'autres sont inodores. Certaines produisent de petites gousses dans lesquelles se trouvent des graines, d'autres produisent des fruits comme le genévrier qui leur ressemble. Le *dāršišağān* est une de ces espèces. Parmi elles, il y en a qui n'ont que des épines, sans feuilles et avec beaucoup de rameaux courts qui sortent d'une seule racine. Une variété de cette espèce de plante s'épanouit sur le sol comme une corbeille pleine d'épines déversée par terre ; elle est verte comme les feuilles du choux, la couleur de ses branches est rouge pourpre, et elle a une odeur aromatique. Il y en a d'autres espèces qui ont un tronc d'un bois épais dur et jaune, rouge à l'intérieur et d'odeur aromatique, à épines minces et solides, à rameaux fins sortant de la partie supérieure du tronc ; *al-ğawlaq* est une plante qui n'atteint pas la hauteur d'un homme. Dans les intervalles des épines, il y a des feuilles très minces et des fleurs jaune doré et de petites gousses dans lesquelles poussent trois grains adhérents de couleur jaune. Cette

⁽¹⁾ δαδός (*dādós*) est le génitif du grec δᾶς (*dās*) = torche, flambeau.

⁽²⁾ Caroli Clusii Atrebatis Rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum historia etc., Antverpiae 1576.

plante croît dans les montagnes ombrageuses parmi les arbres, et son bois a une odeur aromatique exquise, qui est plus fine que celle de l'espèce que nous avons mentionnée avant elle. La plupart des plantes de ces deux espèces croissent dans les plages. »

« Voilà ce que nous savons et ce qui est d'accord avec la description de Dioscoride [fol. 135 b] et d'autres parmi les anciens. Cependant, Dūnaš ibn Tamīm⁽¹⁾ a dit que le *dārṣiṣaqān* est pour les droguistes de l'Irāq le grenadier sauvage ; il a un bois jaune et dur qui a une odeur aromatique et des fruits qui sont appelés *al-bul* et dont la pulpe intérieure est appelée *al-kumna* ; c'est un remède qui cause de la constipation et est utile contre les fièvres. »

La description d'al-Ğāfiqī s'accorde très bien avec plusieurs genêts épineux d'Espagne, par exemple *Genista juncea*, *Genista acanthoclada*, *Calycotome spinosa*, *Ulex europaeus*, et des espèces de *Sarothamnus*, *Spartium* et *Adenocarpus*. L'espèce à odeur fortement aromatique est certainement *Cytisus spinosus* Lam. (cytise épineux). Ici encore, il se montre observateur consciencieux et bon connaisseur de la botanique descriptive. Par contre, la dernière partie de l'article contient, dans les dires des auteurs cités, plusieurs erreurs : le « bois du grenadier sauvage » qu'on vendait en 'Irāq est en vérité la racine de *Glossostemon Bruguieri*, qui se vend encore aujourd'hui dans les bazars du Caire sous le nom ancien de *mugāt* comme fortifiant pour les femmes qui allaitent. Et le fruit *al-bul* est le Bael indien, fruit *d'Aegle Marmelos* Corr., espèce voisine des citrus, sorte de panacée des Hindous.

SOMMAIRE.

Abū Ḍa'far Aḥmad ibn Muḥammad ibn Sayyid al-Ğāfiqī était un médecin et savant botaniste de Cordoue qui a vécu dans la première moitié du XII^e siècle de l'ère chrétienne. Il est mentionné par Maïmonide dans son glossaire des noms de drogues, et cité plus de 200 fois par Ibn

⁽¹⁾ Il était un médecin juif à Qayrawān (Cairouan) en Tunisie au X^e siècle, élève du célèbre Ishāq ibn Sulaymān al-Isrā'ili (*Isaac Judaeus*) et auteur d'un droguier qui n'est pas parvenu jusqu'à nous.

al-Bayṭār dans son grand recueil des remèdes simples. L'ouvrage original *Le Livre des Simples* d'al-Ğāfiqī était considéré comme perdu, mais il existe trois copies de son texte abrégé par Barhebraeus (mort en 1286). Tout récemment, deux manuscrits illustrés du premier volume de l'ouvrage ont fait leur apparition, l'un, le plus ancien, daté de 1256 ap. J.-C., dans la bibliothèque Osler de la McGill University à Montréal (Canada) ; l'autre, copie de ce dernier, daté de 1582, se trouve au Musée d'Art arabe du Caire. Tous les deux sont identiques, ornés de 375 figures coloriées de plantes médicinales, et contenant la moitié du livre d'al-Ğāfiqī. Les figures de l'ancien manuscrit sont plus fines. L'examen de leur légende révèle le fait qu'elles ont été exécutées à Bagdad, surajoutées au texte non illustré qui parvint à cette ville soit directement de l'Espagne où le texte avait été composé, soit indirectement en passant par l'Égypte. L'importance des deux manuscrits réside dans les faits suivants : 1° Ils représentent la moitié du texte original perdu d'al-Ğāfiqī, et leur étude confirme d'abord l'idée que cet auteur était le plus grand botaniste et pharmacologue de l'époque arabe, ensuite qu'Ibn al-Bayṭār n'a fait que copier son ouvrage ; 2° Que les dessins coloriés ne ressemblent que peu à ceux du Dioscoride arabe ; 3° Qu'ils renferment beaucoup de plantes qui étaient inconnues des Grecs ; 4° Qu'on a illustré des manuscrits scientifiques arabes dans la première moitié du XIII^e siècle à Bagdad, peu avant la destruction de cette ville par les Mongols ; 5° Qu'al-Ğāfiqī a annexé à chaque chapitre une « explication des noms de drogues », où il donne des centaines de synonymes en grec, arabe, syriaque, persan et berbère, qui forment une importante contribution à la lexicographie arabe. C'est pourquoi une édition complète du texte de ce premier volume du *Livre des Simples* avec reproduction des dessins serait à désirer.

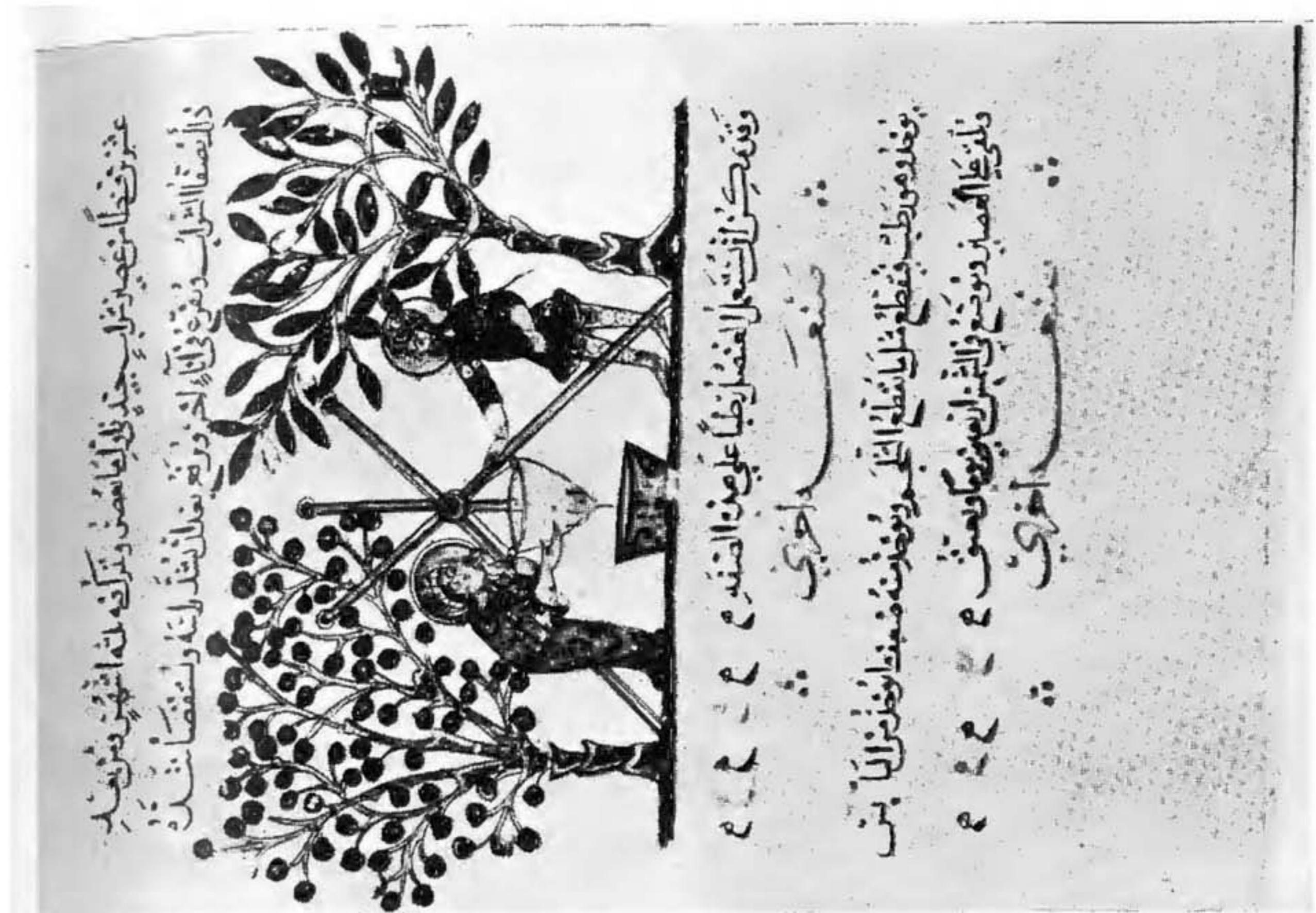


Fig. 1 a : Extraction de la terre sigillée de Lemnos. Miniature tirée d'un manuscrit arabe de la traduction arabe de la *Matière médicale* de Dioscoride. École de Bagdad 1224 ap. J.-C. (Avec la gracieuse permission de Freer Gallery of Art à Washington U. S. A.).



Fig. 1 b : Filtration du vin de scille. Miniature tirée d'un manuscrit arabe de la *Matière médicale* de Dioscoride. École de Baghdad 1222 ap. J.-C. (Avec la gracieuse permission de Walters Art Gallery à Baltimore U. S. A.).

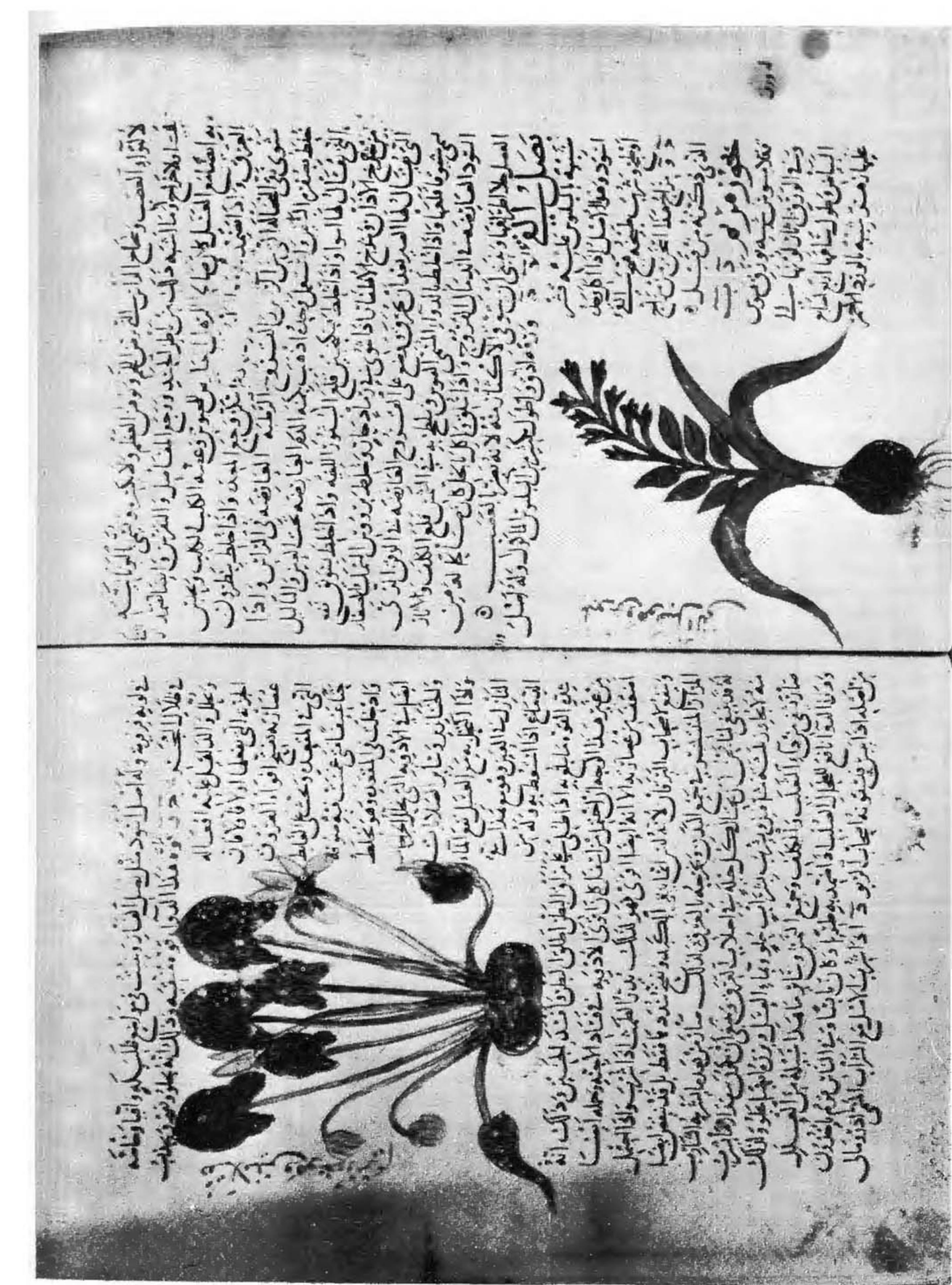


Fig. 2 : Deux pages du manuscrit Osler 7506 de McGill University (Montréal, Canada). A droite figure de *basal al-qayy* (jacinthe à toupet, *Muscari comosum*) ; à gauche celle de *buljur Maryam* (*Cyclamen europaeum*).



Fig. 3 : Pages 726 et 727 du manuscrit du droguier d'al-Ğāfiqī du Musée d'Art Arabe du Caire. A droite figure de *kūṭī*-*bur-kūṭī*, (hélicière, *Heliocetes Isora*); à gauche celle de *kaliṭrā* (*Astragalus Tragacantha*).